
M A N U S C R I T

TRUFFES

de Jens Roselt

Traduit de l'allemand par Henri Christophe

cote : ALL99D345

Date/année d'écriture de la pièce : 1992

Date/année de traduction de la pièce : 1999

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

Reçu le 22 FEV. 1999

J e n s R o s e l t

T R U F F E S

texte français de Henri Christophe

PERSONNAGES :

Stéphane

Pétra

Son petit ami

Trois employés de banque (André, Holger, Joaquim)

Deux assistantes médicales (Anke, Cordula)

Un couple parental

Un homme

Pièce traduite à l'initiative du Centre International
de la Traduction Théâtrale - Maison Antoine Vitez

Droits de représentation : L'Arche Editeur, Paris

SCÈNE 1

La buvette

A l'arrière de la buvette. Midi. Pétra, la vendeuse, Stéphane, un jeune homme.

PÉTRA. Tu ne penses qu'à ça.

STÉPHANE. Ca ! Depuis quand c'est neutre, les filles ?

PÉTRA. Bon.

Un silence.

PÉTRA. Tu as le bac ?

STÉPHANE. Il faut bien. Et toi ?

PÉTRA. Pourquoi ?

STÉPHANE. Pour rien. On s'en fout.

PÉTRA. On se fout de quoi, là ?

STÉPHANE. Ca ne marchera pas comme ça, quoi. Tu me plais. Tu es bien, je te jure.

Il pose son bras sur son épaule. Un silence.

PÉTRA. Tu as le bac ou tu l'as pas ?

STÉPHANE. Oui.

PÉTRA. Et maintenant ?

STÉPHANE. Maintenant, je vais te montrer quelque chose.

Il prend sa main et la fait glisser sur sa poitrine, sous le pullover.

STÉPHANE. C'est mon coeur, là. Il ne bat que pour toi.

PÉTRA. Parfait. Et maintenant ?

STÉPHANE. Maintenant, je suis dans l'armée. La marine. Il faut bien.

PÉTRA. Comme il bat.

STÉPHANE. Enseigne de vaisseau. Je n'en ai plus pour longtemps.

PÉTRA. Enseigne de vaisseau, ça sonne bien.

Il tente de l'embrasser. Elle a un mouvement rapide de recul.

STÉPHANE. Tu n'as pas de coeur, dis ?

PÉTRA. Si.

STÉPHANE. Montre-le.

PÉTRA. Mon frère aussi, il est dans l'armée.

STÉPHANE. Juteux ou quoi ?

PÉTRA. Comment ?

STÉPHANE. Les femmes n'ont pas de coeur. Je m'y connais.

PÉTRA (*dans un rire*). D'où veux-tu les connaître, les femmes, toi ?

STÉPHANE. Quoi ?

PÉTRA. Toi, avec ton coeur.

STÉPHANE. Comment ça se fait que tu n'aies pas ton bac, toi ?

Un silence.

PÉTRA. J'aurais pu le passer. Je ne voulais pas, c'est tout.

Chez nous, personne ne l'a. Mon frère est militaire.

STÉPHANE. Qui veut dire ?

PÉTRA. Mon frère est militaire. Sous-officier, déjà.

STÉPHANE. Ah, un juteux.

PÉTRA. Quoi ?

STÉPHANE. Sous-off, je veux dire.

PÉTRA. Moi aussi.

STÉPHANE. Tant mieux.

PÉTRA. Il est plus que toi alors ?

STÉPHANE. C'est bien. Pas vraiment, en fait.

Un silence.

PÉTRA. Il dit qu'il faut sacrément bosser.

STÉPHANE. Qui ça ?

PÉTRA. Mon frère.

STÉPHANE. Ah, le juteux.

Un silence.

STÉPHANE. Et toi, qu'est-ce que tu veux être, plus tard ?

PÉTRA. Riche aussi. Et pour ce qui est d'être, je suis déjà !

Quand je serai riche, je dînerai avec tous les autres riches,
et je mangerai tous les bons trucs qu'ils ont. Les friandises.

Qui coûtent si cher, comment ça s'appelle déjà ?

STÉPHANE. Des pralines.

PÉTRA. Encore plus cher.

STÉPHANE. Tiens, regarde.

Il prend sa main et va la glisser de nouveau sous le pullover.

PÉTRA. Arrête un peu.

STÉPHANE. Comment ?

PÉTRA. Elles fondent sur la langue, même pas besoin de la bouger. Il n'y en a que là où il y a des riches.

Un silence.

STÉPHANE. Comment tu t'appelles, en fait ?

PÉTRA. Pétra.

STÉPHANE. Ma soeur avait une poupée en plastoc qui s'appelait comme ça. Ses jambes tournaient dans tous les sens, super, elle portait toujours un maillot de bain rose bonbon. Sa tête aussi s'enlevait.

PÉTRA. Moi aussi j'ai un maillot de bain rose bonbon, et une poupée en plastoc.

Il la saisit par le cou.

STÉPHANE. Dis, tu seras où, cette nuit ?

PÉTRA. Comment ça ?

STÉPHANE. Juste comme ça.

Un silence.

PÉTRA. Quand mon ami arrivera, il faut que tu partes.

STÉPHANE. Ah.

PÉTRA. Il n'a pas de travail, tu sais.

STÉPHANE. Pas sa faute.

PÉTRA. C'est à dire, en fait, c'est pas vraiment sans travail.

STÉPHANE. Pas sa faute.

PÉTRA. Si, c'est à dire, non plutôt. C'est sa mère qui dit toujours qu'il ne veut pas, en fait. Elle téléphone sans arrêt, deux fois déjà chez vous, à l'armée, pour qu'ils viennent le chercher. Rien à faire, ils ne viennent pas.

STÉPHANE. C'est qu'ils ne prennent pas n'importe qui.

PÉTRA. Ca veut dire quoi, ça ? ...Mon frère, il est militaire aussi, lui.

STÉPHANE. Justement.

PÉTRA. Quand même.

Le petit ami de Pétra entre.

L'AMI. 'Morning.

STÉPHANE. 'Afternoon.

L'AMI. Qu'est-ce qu'il dit, le nain ?

Stéphane et l'ami de Pétra se dévisagent.

PÉTRA. 'Morning, pas mal ! Il est midi passé.

L'AMI. Pour moi, c'est matin, parce que c'est l'heure où je me réveille. 'Morning.

PÉTRA. On s'en fout, après tout. 'Morning.

Pétra et son ami s'embrassent. Puis il se place devant Stéphane.

L'AMI. 'Morning.

STÉPHANE. 'Morning.

L'AMI. Elle a raison, ta mère : un jour tu te réveilles, et toute ta vie sera passée, en dormant. Tu veux manger ?

L'AMI. Une saucisse au curry, extra-longue, extra-grosse. (A Stéphane.) Dormir, quel panard.

DES VOIX (off). Hé !

Pétra rentre dans la buvette qui tourne sur elle même et se présente maintenant de face. Les assistantes médicales Anke et Cordula sont plantées devant.

ANKE. Pas trop tôt. Deux glaces. Nougat.

Pétra leur donne les glaces et encaisse; elle prépare la saucisse au curry pour son ami. Anke et Cordula lèchent leur glace.

ANKE. Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il fait ? Du harcèlement ?

CORDULA. Pas vraiment.

ANKE. Il t'a touchée ?

CORDULA. Pas vraiment. De temps en temps, il n'arrête pas de me mater. Il ne regarde absolument pas ce que je fais. La circulation, c'est pas ça qui l'intéresse, j'ai l'impression.

ANKE. C'est juste une impression. En réalité, il a tout sous contrôle. Je le connais bien, tu sais. Avec moi, c'était pareil. Il fait ça avec toutes. Quand il te touche, c'est là que tu dois te mettre sur tes gardes.

CORDULA. Le pire, c'est de se garer à reculons. Je tourne le volant, il lance un regard, et je sais que j'ai encore tout faux. Juste un regard, sans rien dire.

ANKE. Je sais, il regarde, il dit rien, et tu t'aperçois que tu n'y es pas, ni devant ni derrière.

CORDULA. Il pourrait l'ouvrir quand même. Ca le fait jouir, on dirait.

ANKE. Comme ça au moins, tu apprends. Si tu fais mal, après tu retiens la leçon, et pour de bon. C'est gravé là-dedans. Ca, il le sait. C'est ça qu'il cherche, et rien d'autre.

CORDULA. Quand même.

ANKE. Bientôt, tu l'auras.

CORDULA. J'espère. *(Elle observe Pétra depuis un moment. S'adressant à elle.)* Je te connais, toi. Tu es...

PÉTRA. Moi.

CORDULA. Comment tu t'appelles ?

PÉTRA. Pétra.

CORDULA. Exact, Pétra ! *(A Anke.)* C'est Pétra. Nous étions à la maternelle ensemble, même classe. Un jour, Pétra a avalé une araignée vivante, devant moi. En échange, elle a gagné une tartine au nutella. C'était répugnant, tu peux pas savoir. *(A Pétra.)* Tu n'as pas changé du tout.

PÉTRA. Toi non plus.

CORDULA. Je suis qui, moi ?

PÉTRA. Tu ne me l'as jamais donnée, cette tartine au nutella.

CORDULA. C'est drôle, la mémoire que tu as. *(Riant.)* Qu'est-ce que tu deviens ?

PÉTRA. Je bosse ici.

CORDULA. Ah bon.

Les assistantes médicales ricanent.

PÉTRA. Et toi ?

CORDULA. Je suis assistante médicale, chez un pédiatre.

PÉTRA. C'est pas médecin que tu voulais devenir ?

Anke rit.

CORDULA. A la maternelle, on veut devenir tant de choses. Les uns y arrivent, au moins en partie, d'autres à rien du tout.

ANKE. Le principal, c'est qu'on soit contente.

PÉTRA. Je le suis.

CORDULA. Moi aussi.

Anke et Cordula se détournent.

ANKE. A la discothèque, ce week-end, il y a des élections encore. Chaque soir. Etre une fois couple de la nuit !

CORDULA. Il faut être deux pour ça, en principe.

ANKE. Reine-disco, ça serait pas mal.

CORDULA. André, tu connais ?

ANKE. Lequel ?

CORDULA. André, quoi !

ANKE. Le grand, là ?

CORDULA. Super sportif.

ANKE. Avec ses pantalons serrés, tout le temps ?

CORDULA. Il plaît à tout le monde.

ANKE. Il est canon.

CORDULA. Il m'a demandé.

ANKE (*étonnée*). Quoi ?

CORDULA. Là où on gare les vélos à la piscine.

ANKE. Il t'a demandé quoi ?

CORDULA. Si je veux devenir sa reine.

ANKE. Toi ?

Un silence.

ANKE. Rien n'est fait. D'abord, il faut savoir danser. On n'en sait rien, pour l'instant. Ça dépend. De qui danse le mieux, surtout.

CORDULA. Il dit qu'il connaît le disc-jockey. Il peut arranger le coup. Ça coûte des sous. N'empêche qu'il le ferait. Pas beaucoup, mais quand même. Mais qu'il me veuille moi, ça compte tout de même.

ANKE. Ce n'est pas si simple que ça, faut pas croire. Ma cousine a été élue reine-disco, un jour. C'était crevant. Je ne suis pas si sûre, moi, d'en avoir envie.

CORDULA. On parle de toi même dans le journal.

ANKE. N'empêche, il a pas l'air mal. T'as vu ses jambes ?

CORDULA. Je sais, deux colonnes de muscles.

ANKE. Et sa poitrine ?

CORDULA. Il est employé de banque.

ANKE. Il a fini sa formation ?

CORDULA. Bientôt, je crois.

ANKE. Il y en a des tas, des employés de banque.

CORDULA. Comme ça, il y en a pour tout le monde.

ANKE. Quoi ?

CORDULA. Tu l'as dit toi-même, qu'il a l'air bien.

ANKE. Mini-jupe ou pantalon ?

CORDULA. Le pantalon ferait mieux, dit ma mère. Je sais pas.

ANKE. Une reine en pantalon, s'est du jamais vu. Il devra raquer pour ça.

CORDULA. Si je voulais, je le porterais le pantalon. Le hic, c'est que je ne veux pas.

ANKE. Je croyais que tu ne savais pas.

CORDULA. Maintenant, si. Mini-jupe.

ANKE. D'accord.

Un silence.

CORDULA. Tu ne me l'envies pas, tout de même ?

ANKE. Tu es bien placée pour savoir.

CORDULA. Oui, je sais.

ANKE. Alors ça va.

CORDULA. Oui.

ANKE. Bon, ben.

CORDULA. On verra bien.

ANKE. Oui.

La buvette tourne. A l'arrière se tiennent toujours Stéphane et l'ami de Pétra.

L'AMI. Je te jure. Dormir, quel panard. Pas ce à quoi tu penses. Sans fille, je veux dire.

STÉPHANE. Je ne pense à rien du tout... C'est à dire, il n'est pas dit que je ne pense à rien du tout. Bien sûr que je pense, mais pas à ça, c'est à dire pas toujours à ça. Maintenant je ne pense pas à ça, là, en ce moment. En général si, mais pas maintenant.

L'AMI. N'empêche. Quelqu'un qui dort, il n'a besoin de penser à rien, ça se fait tout seul, pas besoin de faire quoi que ce soit. Quand tu dors, c'est bien. Quand tu rêves, c'est bien aussi. Quand tu cauchemardesques, c'est bien quand ça finit.

STÉPHANE. Cauchemardesquer, ça n'existe même pas.

L'AMI. Pour toi peut-être, vu que tu ne dors pas.

STÉPHANE. Quand il faut se mettre en rang par deux à six heures du mat, on a d'autres soucis.

L'AMI. Ta faute. Moi je n'ai aucun souci.

Un silence.

STÉPHANE. J'avais un ami, même âge, il est mort déjà, accident de la circulation. C'était très triste, évidemment, mais ça m'a incroyablement dopé aussi. Je l'ai même dit à mon père, à l'époque. Je suis toujours en vie, moi, ça crée des devoirs. Je pense, en tout cas.

La buvette tourne de nouveau. A l'avant se tiennent à présent les trois employés de banque (André, Holger, Joaquim). Anke et Cordula se sont éclipsées.

HOLGER. Elle a l'air géniale.

ANDRÉ. Un cul comme ça.

JOAQUIM. Le haut, pareil.

ANDRÉ. Le haut ? Les nichons, ça s'appelle.

HOLGER. Mais c'est une conne.

JOAQUIM. Comment ça ?

ANDRÉ. Tant mieux.

HOLGER. Incapable de remplir un ordre de virement. RIB, compte courant, ça la fait glousser, c'est tout.

JOAQUIM. Elle n'est là que depuis trois semaines, faut dire.

HOLGER. Ce genre de chose, en général, ça se sait avant déjà.

Pas besoin d'être formée à la banque.

JOAQUIM. N'empêche. Elle a son bac.

HOLGER. N'empêche. Tu crois qu'elle sait tout mieux, n'importe quoi, uniquement parce qu'elle a passé le bac ?

ANDRÉ. C'est évident, non, de quelle façon elle a eu la place.

JOAQUIM. Ce qui veut dire ?

ANDRÉ. Le haut, je ne vous dis que ça.

HOLGER. Il déborde, son balconier.

JOAQUIM. Qu'est-ce que tu en sais, toi.

ANDRÉ. Elle te fait bander, la salope ?

HOLGER. Tu n'as qu'à l'inviter chez toi un soir, remplir des ordres de virement et ainsi de suite.

ANDRÉ. Et ainsi de suite, surtout.

JOAQUIM. Arrêtez vos conneries.

ANDRÉ. Fais-les plier, les femelles, à ta volonté, et tu les malaxeras comme tu veux.

HOLGER. Exactement mon avis.

ANDRÉ. Tu la connais, l'autre ?

HOLGER. Laquelle ?

ANDRÉ. Celle qui possède tout ce dont un mec ne peut que rêver.

HOLGER. Celle qui porte toujours des pulls moulants.

ANDRÉ. Celle qui ne porte jamais de sous-tif.

HOLGER. Celle de la piscine.

ANDRÉ. Je lui ai demandé.

JOAQUIM. Quoi ?

ANDRÉ. Si elle veut devenir ma reine-disco.

HOLGER. Tu ne sais même pas danser.

ANDRÉ. Et alors ? Je mets mon body-shirt. En plus, j'ai mes relations. Le disc-jockey pense qu'il peut arranger le coup.

HOLGER. J'aimerais voir ça.

JOAQUIM. Moi aussi.

ANDRÉ. Moi, quand je veux, je veux. Vous allez voir ce que vous allez voir.

(Un silence.)

Sacrée chaleur, là-dedans. Il est fou, le vieux. Attendre jusqu'à onze heures, pour nous laisser tomber la veste. Sous les aisselles, ça dégoulinait. Ca collait de partout.

HOLGER. Parce que lui, il est installé bien au frais.

ANDRÉ. Vous direz ce que vous voudrez : le vieux, c'est un trou duc, mais il vous en bouche un coin.

JOAQUIM. Exact.

ANDRÉ. Tout ce qu'il arrive à fourguer aux mamies.

HOLGER. Les mamies sont folles de lui.

ANDRÉ. Les épargne-retraite : elles seront mortes bien avant le terme.

HOLGER. C'est un trou duc, mais je le respecte, totalement.

ANDRÉ. Un vrai maître. Mon père, il dit que nous pouvons nous estimer heureux de l'avoir.

HOLGER. C'est vrai. Quand tu vois les autres succursales.

ANDRÉ. J'en ai fait le tour, moi. J'ai visité chaque succursale.

HOLGER. Celle sur la place du marche, quel souk.

ANDRÉ. Je ne l'ai pas encore visitée, celle-la. C'est la seule, sinon j'ai été partout.

HOLGER. Pas le moindre cul qui te fasse bander.